

# *Libretto*



DANIEL ARSAND

# LILY

roman

*libretto*

© Éditions Phébus, Paris, 2002.

ISBN : 978-2-36914-072-6

Éditeur du domaine étranger chez Phébus depuis 2000, Daniel Arsand a notamment été le « passeur » d’auteurs aujourd’hui considérés comme incontournables : William Trevor, Keith Ridgway, Joseph O’Connor, Hugo Hamilton, Edward Carey et bien sûr Elif Shafak et Julie Otsuka. Son roman *La Province des Ténèbres* obtient en 1998 le prix Femina du premier roman, en 2000 il reçoit le prix du jury Jean-Giono pour *En silence*, le grand prix Thyde-Monnier de la Société des Gens de Lettres pour *Des chevaux noirs* en 2006, et le prix Chapitre du roman européen 2011 pour *Un certain mois d’avril à Adana*. Ses livres sont traduits dans une dizaine de pays dont les États-Unis. *Que Tal*, récit autobiographique sans concession ni fausse pudeur, a été publié chez Phébus en janvier 2013.



*À Marianne Alphant*

*À Claudine Brécourt-Villars*

*À Laurence Cossé*

*À Claudine Ducaté et  
Thérèse Maillot*

*À Chantal Théolas*





# LE MUSÉE LILY-HAGOPIAN



Le troisième samedi du mois de mai 1990, à midi tapant, le musée Lily-Hagopian fut inauguré. Hormis un officier municipal et une maigre phalange d'huiles de la région ne participèrent à la cérémonie que les neuf membres de l'association qui avait autorisé une villa à être convertie en temple – idée inspirée par la piété filiale ou quelque sentiment plus obscur, mais tout aussi trouble et tout aussi dévorant. En sa qualité d'unique rejeton d'une femme à la mémoire de laquelle était voué l'édifice, Simon Hagopian prononça l'inévitable discours imposé par la circonstance. Un discours qui surprit, voire choqua, consterna surtout l'assemblée par sa brièveté d'épithaphe. «Épouse et mère, voyageuse parfois, extravagante à ses heures, maman mourut à la clinique Bonvallet, le corps depuis trop longtemps harassé de maux. La pauvre chose qu'elle était rendit l'âme en me parlant de l'amour. Ce lieu où vous êtes raconte une existence tour à tour insignifiante et magnifique, qui couvrit plus de sept décennies de notre siècle.» L'homme se racla la gorge, puis se tut. Il avait l'air exaspéré. On eut l'impression que l'abattant d'une trappe avait été abaissé d'un coup sec et moqueur. Un grand silence rôda, s'installa, se prolongea. Un membre parmi les associés, Adeline Eckwood, décida de le rompre. Pardonnez mon ami, dit-elle, mais une bien compréhensible émotion l'étreint. Elle punctua d'un « cher Simon », saisit le bras du mutique et

s'enhardit à louer son initiative qui avait permis au sanctuaire Hagopian de voir le jour. Très vite, la dame sombra dans les platitudes : Toute vie, clama-t-elle (elle prenait de l'assurance), est digne de refléter une époque. Toute vie peut traduire la complexité du cœur humain. Toute vie peut nous toucher profondément. Toute vie est une énigme. Ce musée le prouve, le premier au monde à être consacré à une inconnue, mais c'est en cette inconnue que vous et moi – et bien d'autres j'espère – aurons la possibilité de nous reconnaître. À travers elle nous apprendrons à percevoir ce qu'il y a d'universel en chacun. Des applaudissements couronnèrent son oraison. Triomphante et sans lâcher le bras de Simon Hagopian qui gardait la bouche close et une mine exaspérée, elle engagea le public à visiter les treize salles. La visite, de cinquante-six minutes exactement, fut menée au pas de charge car Adeline Eckwood, comme la plupart, avait l'estomac dans les talons. Presque aimable maintenant, Simon offrit champagne et amuse-gueule dans ce qui faisait toujours office de salon. Il consentit à se mêler aux conversations. On l'entendit même dire : Je suis heureux.

Peu avant quatorze heures il raccompagna au portail l'officier municipal, les autorités de la région et ses associés. À l'oreille de chacun de ces derniers il chuchota : Je te téléphonerai demain. Les vantaux refermés, il salua d'un hochement de tête la villa et considéra d'un œil gai la roseraie, la pelouse ombragée d'un magnolia et les allées de sable blond. Pour la seconde fois en ce jour sans pareil il murmura : « Épouse et mère, voyageuse parfois, extravagante à ses heures ». Puis il resserra sa ceinture, eut un « Ouais, c'est tout à fait cela », et fit à pas lents le tour du jardin, satisfait, un brin fier d'avoir mené à bien cette affaire, d'être un prince en son tombeau. Le musée existait enfin, et il en serait le gardien. Il sortirait le moins possible de cet antre. Sa promenade de rentier accomplie, il emprunta le large escalier prétentieux et rébarbatif qui

flanquait un côté de la villa. Dans le vaste hall à l'odeur mêlée de papier d'Arménie, d'eau de Javel et de cire, éclairé par un lustre à l'ampleur disproportionnée et dont les huit branches de bronze subissaient d'incalculables pendeloques de cristal, il eut un soupir de bien-être, de soulagement, d'homme désormais livré à lui-même, à ses songes et à la dévotion de l'âme du palais : sa mère. Il était chez lui. Un quinquagénaire enfantin et pathétique, au cerveau sans doute aussi fêlé que celui de sa génitrice. Il se pencha vers une cage de grandes dimensions posée sur un piédoche de marbre vert. On avait punaisé à l'un des perchoirs une photo qui nous montrait Lily Hagopian, les yeux mi-clos, appuyant sa joue aux barreaux et paraissant écouter des colombes effrayées par sa présence ou sa voix. Simon prit conscience que sa mère ne lui avait jamais dit combien d'oiseaux autrefois virevoltaient dans cette prison de fer ripolinée de blanc et plus ouvragée qu'un palais mauresque. Il eut un autre soupir, celui-là triste et de colère rentrée. Combien ? demanda-t-il au papier glacé à bords dentelés. Mais poser une question à la photo de la disparue le renvoya à une solitude cotonneuse. Et merde ! grogna-t-il, oh ! Lily, et merde et merde. Il s'éloigna de la cage, des colombes ou des tourterelles et du silence maternel. Le téléphone sonna, qu'il laissa sonner. Bien qu'on ne réitérât pas l'appel, il jugea bon de débrancher l'appareil. Et d'un. Il débarrassa le salon des bouteilles vides et des assiettes de canapés. Et de deux. Les porta à la cuisine. Et de trois. Grignota mécaniquement, distraitemment, les amuse-gueule qui restaient. Et de quatre. Retourna au salon, s'assit devant un guéridon où, d'un geste sec, il lâcha pêle-mêle les bâtonnets d'un jeu de mikado. Et de cinq. Il y joua jusqu'à ce que la nuit se plaquât aux fenêtres, pénétrât la pièce et plongeât dans l'ombre le fragile petit bûcher constitué par les bâtonnets. Il n'eut pas l'idée d'allumer la lampe. Il s'étira, bâilla, se leva. Dans le hall, il abaissa un interrupteur et le lustre ne

fut plus qu'un halo polaire au cœur de l'obscurité. Puis de ses paumes il caressa une tapisserie de basse lice accrochée à une cimaise où deux tigres, la gueule béante, émergeaient d'une bambouseraie, animaux que l'on eût dits lunaires à cause de leur pelage maillé d'argent. Mes beautés, feula-t-il à leurs babines. Ce ridicule rituel achevé, il monta à l'étage, l'âme apparemment en paix. Une des salles représentait une chambre. Des mannequins d'osier veillaient le lit, vêtus de peignoirs d'un temps où la soie était à l'honneur parmi les élégantes. Simon Hagopian se devêtit dans le noir, tâtant ici et là son embonpoint. Puis, nu, il se glissa sous la courtepoinette, frémit de délices au contact du satin aussi froid qu'une eau vive. Il prendrait un bain demain. Il ronchonna entre deux grêles sanglots : Bonté ! combien y en avait-il de ces foutues colombes ? Enfin il gagna un sommeil de marmotte qu'il jugeait bien mérité. Le surplombaient cinq photographies de sa mère agencées en croix. Simon Hagopian, disons-le, péchait souvent par un emphatisme morbide.

En un an, le musée n'accueillit qu'une poignée de visiteurs à la consternation des associés, excepté Simon, ravi d'écouler des heures et des heures à relire et à relire encore les lettres et les carnets de cet être insaisissable qu'avait été sa mère, à contempler des centaines de portraits photographiques de la déesse du lieu, à se perdre à imaginer que sous la faille, la laine ou le coton d'une garde-robe défraîchie avait palpité une présence charnelle. Comment un tel musée aurait-il pu être un succès ? Il ne recelait ni collection de porcelaines, d'ivoires ou d'automates, ni toiles de maître, ni traces d'un passé folklorisé, recyclé en nostalgie. On s'ennuyait ferme à évoluer parmi ce déballage d'écrits intimes, de correspondances fanées, d'effets que nulle diva n'avait endossés. Lily Hagopian ne s'était pas élevée au-dessus du commun des

mortels par un quelconque mécénat, n'avait pas participé à des aventures politiques ou sociales. Elle n'était rien et personne ne cherchait à s'identifier à ce rien. Adeline Eckwood avait péché par illusion. Certains visiteurs estimaient même qu'on se moquait d'eux.

Comme son père, Édouard Hagopian, Simon avait été photographe, à la différence près que l'un s'était cantonné à gérer son modeste atelier ayant pignon sur rue à Roanne, quand l'autre, dès le début des années soixante-dix, avait acquis dans la capitale et au-delà des frontières une belle notoriété ainsi qu'une enviable aisance financière. L'exposition d'une trentaine de ses clichés, tous offrant à la vue l'apocalyptique effervescence d'abattoirs, l'avait propulsé en une soirée sur le devant de la scène. Six mois plus tard, une seconde exposition fut un triomphe. Il avait su capter la royale et énigmatique immobilité d'animaux d'ordinaire en mouvement, les immortalisant en sphinx.

Mais un événement, par ses conséquences, mit au jour le peu d'épaisseur de sa cuirasse. Son père mourut. Aux obsèques Simon fut parfait de chagrin contenu – ou feint. Cependant, derrière ce masque naissait la crainte d'avoir dorénavant à épauler sa mère en son veuvage, ce qui signifierait qu'il aurait à se replonger souvent dans l'univers délétère qu'il avait fui autrefois. Aujourd'hui ou demain, il lui faudrait revivre, affronter, juguler les mortifères excentricités maternelles qui avaient empoisonné son enfance et son adolescence. Il resta huit jours auprès d'elle dans le modeste pavillon que ses parents s'étaient fait construire quelques années auparavant. Durant le séjour de son fils, Lily arbora une bienveillante placidité. Elle s'employa aussi à le rassurer : elle serait dès lors vaillante et obéissante, roc et non plus sables mouvants, bref elle serait ce qu'elle n'avait jamais été.

Il s'obligea à la croire – et la crut. Il entra dans l'espoir, se persuadant qu'il n'aurait plus à être face à elle vacillant d'appréhension, elle dont il se demandait soudain, comme jadis quotidiennement, si elle l'avait aimé un peu, un tout petit peu. L'humeur égale de Lily Hagopian pendant cette semaine ne fléchit que lorsqu'elle déterra une ancienne tristesse, celle où l'avait plongée durablement la vente – pour cause de faillite – de la propriété de sa tante, Irène Selletier. Ni elle ni son fils ne s'étaient alors doutés que cette même demeure serait un jour un musée.

Simon quitta sa mère presque serein. Toutefois, dans le train, il s'interrogea sur les causes de la surprenante retenue de la souffrance chez cette femme qui venait de perdre son amour. Il avait à peine posé sa valise qu'elle l'appelait. On approchait de minuit. Il aspirait au sommeil, ou à se laisser aller à se souvenir de son père, l'homme qui avait si faiblement occupé son esprit ces derniers jours. Elle l'appela donc, sans s'excuser de le surprendre si tardivement, et sa voix était chaude, tranquille et enveloppante, comme au temps où elle le berçait d'histoires entre deux indifférences. Cet appel se répéterait chaque nuit, au fil des mois, sans qu'il pût, sans qu'il osât en interrompre le flux. La blesser par une rudesse verbale, en somme l'envoyer au diable, il ne pouvait s'y résoudre, il n'en aurait eu le courage. Alors, incrédule et terrifié, il écouta les premiers soirs sa mère dérouler sans pudeur, avec une démoniaque précision, ce qu'avait été sa vie, et de soir en soir il en vint à attendre le retour de cette mémoire en crue. Dès que la voix se faisait entendre, il s'y abreuvait. Lily lui légua les méandres de son existence, accumulant des faits et des visions, roulant en un flot unique des joies toujours vibrantes et des désastres depuis trop longtemps enfouis. Quand un jour à l'aube, épuisé, vissé à l'écouteur depuis des heures il la pria, humble et fervent, d'exhumer encore des instants du passé, il eut conscience qu'il s'enchaînait à sa mère comme



jamais jusque-là, qu'il serait jusqu'à la fin de son temps à lui son scribe et sa survivance. Un matin, après qu'elle eut racroché, il cria « ma chérie », et qu'importait qu'elle l'eût aimé ou non. Le désir de retourner auprès d'elle afin de cueillir dans son regard, sur ses traits, parmi ses gestes – qui sait – ce qu'elle taisait l'obsédait.

Une nuit, elle ne fut pas au rendez-vous. Au matin, il sautait dans un train. La rejoindre, et rien d'autre. Le pavillon était vide. Il alarma leur parentèle, la police, le monde entier. Pendant des heures d'une attente chaotique il fit revivre en son esprit cette femme, sa mère, sorcière ou elfe en quête d'un paradis ou d'un enfer apprivoisable. Oui, il était comme soudé à elle, consciemment, qu'elle fût vivante ou morte, il revenait à elle pour toujours, dans une détresse en tourbillons, parle-moi, ma chérie.

On la retrouva à dix kilomètres de la ville, murée derrière un angélisme inquiétant : sous le ciel violacé d'un avril grincheux, elle était assise sur un banc de petite gare de campagne, brodant au tambour de hauts ellébores noirs – ou ne faisait-elle qu'en mimer les gestes ? Lily Hagopian ne résista pas aux bras qui la soulevèrent et l'emportèrent à travers un paysage en camaïeu de verts, de bleus et de jaunes qu'ébouriffait un vent humide, de ces vents qui transpercent. Ces bras d'hommes vêtus de blanc la déposèrent dans une chambre claire, crémeuse, où scintillaient des chromes. Le lit d'hôpital était étroit. Lily râla : Je suis habituée à mieux ; hautaine et cependant malicieuse. Raide comme un piquet, bouleversé, Simon l'aimait, la haïssait, la vénérait.

Elle végéta un mois à l'hôpital, un second à la clinique où elle avait séjourné naguère. L'été au-dehors blanchissait la ville, brûlait les gazons et les massifs. Malgré la défaite progressive de son corps, Lily rôdait inlassablement à mots feutrés autour de ces feux qu'allumaient encore en elle les noms d'Oran et de Bali. Têtue, elle creusait la raison de ces voyages,

tentait également de comprendre pourquoi l'amour qu'elle avait voué à Édouard, photographe sans génie mais époux irréprochable, l'avait à la fois détruite et rendue prodigieusement vivante. Un matin, elle renonça à explorer les jours d'antan. Elle s'accorda une courte agonie, et puis adieu.

Au cours de ces deux mois, Simon posté en sentinelle à son chevet avait condamné la chambre aux visiteurs. Période étrange, exaltante, où il ne s'était autorisé que quelques plages éparses de sommeil. Indestructible, se croyait-il, et il l'était à ce moment-là, mais tourmenté par l'idée que ses rêves pussent l'éloigner de la bavarde impénitente. Et voilà ! se dit-il, et voilà le matin fatal. Il n'éprouva ni désespoir, ni abattement, ni poisseuse tristesse. Il ne cracha pas davantage de blasphèmes, ne haït de dieux hypothétiques ou l'inéluctable. Pareil à elle sur le quai de la gare, il affichait une impressionnante, une suspecte sérénité. Jamais encore il n'avait eu autant la sensation d'être si totalement un fils. Il lui ressemblait enfin, et cela était revigorant. La joie lui était donnée. Son avenir maintenant serait le leur. Dès le soir, il fomenta son projet. Tôt ou tard, « leur » ville natale serait dotée d'un nouveau musée : le musée Lily-Hagopian. En compagnie de ses amis, de ses relations professionnelles, il rouvrit les vannes d'une mémoire qui n'était pas la sienne. Il bâtissait, persuasif, fascinant, un personnage et son destin. Un jour, une de ses vieilles connaissances roannaises l'avertit que la villa autrefois propriété d'Irène Selletier, la tante de sa mère, était de nouveau à vendre. Il ne réfléchit pas : il l'acquiesça. Et alors posséda ce qui avait été une île où sa mère, adolescente, avait ancré. Peu après il baissa le rideau sur la capitale et, en quelque sorte, regagna son berceau.

L'ancien refuge reconquis devint donc un royaume où par des images, des écrits et des objets se déploya la chronique

d'un temps, de ses acteurs et de sa reine. Simon, si enchaîné fût-il aux fantômes de ce bastion, ne négligea néanmoins pas ses affaires ni son art. De sa retraite, il élaborait deux ouvrages. Dans le premier, la villa, par des angles de vue inattendus, voire hardis, et par des clairs-obscurs qui diffusaient une atmosphère de brume stagnante, se métamorphosait en un univers gothique. Dans le second, tout – du jardin aux salles du musée – semblait se fondre en une neige éblouissante, que l'on fût en décembre ou en juillet. Simon n'avait pas lésiné sur la surexposition. Le résultat stupéfia. Les pigeons-paons de faïence se réduisaient à de froides et scintillantes encoches sur la pelouse. De la blancheur d'un mur émergeait, opaque, semblant frémir d'un pouvoir occulte, un portrait de Lily Hagopian. Au sous-sol, dans la buanderie depuis des lustres inutilisée, Simon avait aménagé son atelier. C'est là qu'en pyjama il développait ses pellicules et qu'il créa par ses compositions photographiques des psaumes à la gloire de ce lieu et de sa mère. Les deux ouvrages furent des succès de librairie. New York, Londres et Madrid exposèrent les fragments visionnaires du repaire Hagopian. La dévotion indéfectible et immense que portait Simon à sa mère l'enrichit. Il plaça judicieusement ses confortables revenus et n'eut pas tort, car sa piété produisit un soudain retour de flamme : elle assécha son talent.

Une brochure assez luxueusement imprimée et reliée était distribuée aux visiteurs. Une lapidaire biographie nous apprenait que Lily était née le 18 octobre 1909 et qu'elle avait rendu l'âme le 8 juillet 1986. Entre ces deux dates se déroulait la trame serrée et laconique d'une existence à laquelle des séjours plus ou moins longs à Oran et à Bali donnaient un certain relief. Édouard, l'amant, l'époux, ne semblait pas l'avoir accompagnée sur les mers et sur les routes. Bizarre,

n'est-ce pas, que, mariée depuis huit mois à peine (août 37), elle naviguât déjà vers une île indonésienne, seule – ou avec qui? Et pourquoi? Silence. Les repères biographiques, au lieu d'élucider, faisaient plutôt l'effet de projecteurs braqués sur une girandole d'énigmes. Pas plus d'explications en ce qui concernait les parents de Lily Hagopian, née Hermifrage. Julien, le père, fut tué à Gerbevilliers en septembre 14 et Constance, sa femme, ferma définitivement les yeux en 42. Voilà à quoi se réduisait le temps des guerres. De la naissance de Simon au décès de sa mère, on notait un espace d'une hostile matité dans lequel dérivait, isolés et sibyllins eux aussi, quelques faits : 1955 – Définitive emprise de l'arthrite. 1961 – Lily ou la Dame au balcon. 1967 – État constant de mélancolie. 1971 – Déménagement ; désir non réalisé d'écrire un «Traité de l'envol». 1980 – Infarctus d'Édouard. 1983 – Lily ou la Dame aux iris.

Sur dix-huit pages, des photographies – dont les légendes semblent être des extraits de correspondance ou de carnets intimes – illustraient une biographie succincte. On voyait Lily Hagopian gamine, le regard aiguisé par un ennui rageur, debout près d'une femme assise dans un fauteuil, les deux en deuil. («Pour maman, porter du noir ne dura que le temps de la pose.») On la voyait aussi coiffée d'une capeline, sanglée dans un tailleur de tissu sombre et satiné, une gerbe de glaïeuls dans les bras, avec à son côté un homme de haute taille, très beau, les yeux reflétant la joie et la bonté. («Mon amour! Ô mon amour.») On la voyait encore sur fond de jungle ou d'exubérantes broussailles, en robe claire aux manches courtes, au col strict, amaigrie mais le sourire éclatant, sur fond de chalet devant lequel posait un personnage qui n'était pas son époux, en short, coiffé d'un panama, comme exécuté en grisaille. («Ni lui ni personne ne me retiendront ici. Suis-je douée pour l'amitié ?») Et la voici maintenant de profil, sur le pont d'un bateau («On s'éloigne de Marseille

et je me hâte de rejoindre ma cabine pour griffonner : Tout est parfait. »); ou de dos, dans une rue crayeuse, bordée de palmiers. (« C'est moi, à Oran. Enfin, on dit que c'est moi. ») Elle toujours, à distance d'un enfant en barboteuse et coiffé d'anglaises, au bord d'un chemin ; elle est chapeautée, gantée, elle fixe le sol. (« Élégante. Absente. Même à mon fils. Pas de changement. ») Une série de photos – celles qui surmontaient le lit de Simon – achevait l'espèce d'album. Cinq gros plans successivement intitulés *Nuit* (des paupières closes aux cils courts), *Souffle* (des lèvres minces, entrouvertes), *Paix* (des doigts croisés sur une poitrine plate), *C'est elle aussi* (un pan de chemise de nuit retroussée sur des cuisses à la chair molle), *Triste paysage* (des pieds aux veines noueuses, des pieds bosselés, déviés). Sous le morbide assemblage, un mot et des initiales : Fin. S. H.

Des flèches vissées à des tiges de métal orientaient le sens de la visite. On était ainsi invité à pénétrer en premier dans une salle de modestes dimensions qui contrastait avec les suivantes par ce qu'elle exposait. Un bac en bois en occupait la majeure partie, si bien que l'espace laissé entre lui et les murs ne permettait guère à deux personnes de se déplacer de front. Dans ce bac jaunissait l'herbe d'un pré miniature, bossué de buttes au bas desquelles de petits miroirs figuraient des mares. Sur l'un des tertres un groupe de personnages façonnés dans la glaise, peinturlurés, gesticulaient à l'adresse d'un couple de jeunes mariés, d'argile eux aussi, juchés crânement sur un massif cheval roux. Une main douée pour les pleins et les déliés avait calligraphié la légende : 1907 – « Noces de Constance Céladon et de Julien Hermifrage. » Une toile charbonneuse et des photos ornaient un des murs de la salle. La toile représentait le pré supposé ou réel. Quant aux photos, c'étaient les portraits des parents de Lily Hagopian, née

Hermifrage ; elle, une jolie femme sensuelle au regard d'une discrète ironie ; lui, un gars à la mine grave, trahissant le conventionnel, le mol orgueil d'être sanglé dans une tenue militaire à épaulettes. On s'attardait peu dans la salle n° 1. La plupart des visiteurs jugeaient ratées, sinon sacrément laides, les figurines. En ce qui concernait les Hermifrage dans leurs cadres, eh bien n'importe quelle famille possédait un album où s'alignaient des couples quasi identiques. C'était assommant. Un jour, pourtant, un spectateur se permit à haute voix devant les portraits cette appréciation : Pas mal. Simon, qui s'était silencieusement introduit dans la pièce, se récria : Pas mal ? Nom de Dieu ! Mais ils sont magnifiques ! Je vais vous dire, monsieur, tout a commencé par un cheval, une belle fille et un hercule – enfin, un gaillard qui n'était pas un mauvais bougre.

La porte d'entrée claqua, le visiteur préférant fuir ce gardien pour le moins bizarre. Bon vent ! lança Simon. Il s'accroupit pour s'accouder au rebord du bac. Il y avait eu un cheval, répéta-t-il à haute voix, un beau cheval, et se tournant vers le hall vide il ajouta, mauvais : Personne n'aime les histoires. Personne !

LILY HERMIFRAGE





Le marié montant à cru un percheron marqua l'apogée des noces de Constance et de Julien. Les agapes s'étaient déroulées dans une auberge des bords de Loire. On avait bâfré et de nombreux convives avaient éclusé jusqu'à frôler l'apoplexie, excepté les nouveaux époux, Madeleine – la mère de Constance – et Amélie – sa belle-mère ; les tourtereaux parce que l'ivresse n'est pas toujours l'alliée des ébats amoureux, Amélie par disposition à l'austérité, et Madeleine parce qu'elle souffrait d'un ulcère à l'estomac. Après le café, il fut décidé à l'unanimité que l'on irait se dégourdir les jambes et se remettre les idées en place au grand air, sur le chemin de halage.

Constance et Julien menaient la marche. Il enlaçait la taille de sa femme, et elle, des deux mains, tenait relevé le bas de sa robe afin d'éviter que le faux ourlet de satin ne se changeât en ramasse-poussière. Dans la lumière d'un jour sans nuages, la jupe de soie ruisselait ici d'un gris argenté, là d'un bleu très pâle. Seules les dentelles du corsage gardaient leur blancheur originelle.

Juste derrière le couple avançaient Madeleine qui suçotait une dragée tout en boutonnant ses gants de filoselle, et Amélie qui vouait à sa bru, aujourd'hui comme hier et ne parlons pas de demain, le vertueux et douteux sentiment de qui se veut ombre tutélaire. Les deux matrones, jumelles

par la faille noire incrustée de jais aux manches et au jabot qui les habillait, étaient veuves. Les eaux de la Loire avaient emporté l'homme de Madeleine Céladon, un fanfaron qui avait assuré à la galerie – ses copains du jeu de boules – qu'il saurait traverser le fleuve. Trois jours plus tard, des lavandières le découvraient échoué dans une joncheraie, sa grande carcasse salement, joyeusement entamée par la voracité méticuleuse des anguilles. Certaines nuits, Madeleine, ses chairs opulentes esseulées, gémissait : Pauvre petit crétin chéri. Elle l'avait aimé. Elle l'aima encore et toujours, même quand les traits du matamore adoré s'effacèrent inéluctablement de sa mémoire. Quant à l'époux d'Amélie, il avait succombé à une pleurésie. De lui, elle répétait qu'il était brave. Autant dire qu'elle n'en disait rien.

Le cortège des avinés suivait les veuves en traînant. Irène, la sœur aînée de Constance, portait régulièrement à ses lèvres un mouchoir parfumé à l'iris. Elle avait la nausée : les blancs de poulet saucés de crème ne passaient pas. Romain Selletier, avec lequel elle avait convolé depuis six mois déjà, bâillait à chaque pas. Cahotaient les beaux-parents d'Irène, des paysans au bord de la faillite après une fièvre qui avait décimé leur cheptel ; cahotaient aussi une dizaine de garçons et de filles – compagnons de travail des mariés haussés au rang d'intimes.

La procession quitta le chemin de halage pour emprunter un sentier. On avait hâte maintenant de poser ses fesses sur un talus ou dans un carré d'herbe. Quatre cents mètres à fouler un sol crevassé d'ornières vous sciaient les guibolles. Le pré où l'on fit halte donnait une impression d'aimable chaos. Outre qu'il était pentu, il exposait à la vue une succession de tertres et, dans les creux, un embroussaillement de ronciers et de mares.

Une décennie plus tard, Madeleine confierait à Lily, l'unique progéniture des « mariés de mai » comme on les surnommait

parfois, l'épisode du cheval et de son cavalier improvisé qui, à l'étonnement de la compagnie, s'était révélé téméraire. À cette fillette (dont ni la cuillerée d'huile de foie de morue du matin, ni la tranche de rosbif du midi, ni le lait de poule du soir ne suffisaient à combattre la maigreur alarmante – ce qui la souciait fort), elle s'entêtait à transmettre une page de l'épopée familiale. Elle avait conclu le récit de l'épreuve hip-pique en demandant à Lily qui entortillait son index d'un bout de ficelle : Aimes-tu les chevaux ? Celle-ci rapporterait à son fils qu'elle avait été à la fois décontenancée et agacée, car les questions l'indisposaient toujours. Mais par attachement à son aïeule, elle avait consenti à l'interroger à son tour : Est-ce qu'il faut les aimer, les chevaux ? Alors Madeleine avait ironisé : elle ne savait pas ; puis s'apitoyant, fondant de tendresse, elle lui avait déclaré : C'est drôle que tu ne saches jamais ce qui te plaît ou non. Ensuite, elle l'avait installée sur ses genoux et lui avait susurré : Écoute, ma colombe, écoute ce que fut le mariage de tes parents.

« Cricri Verjean, le rigolo de notre troupe endimanchée, a lancé : Eh ! vous avez vu, là-bas ? Et on a vu. Un cheval avait surgi dans le pré. Une bête monstrueuse de couleur rousse, avec des touffes de poils aux paturons pareilles à de la bourre de laine. Monstrueuse, mais pas effrayante pour un sou, plutôt placide et parfaitement étrillée. Comment était-il entré dans le pré ? Mystère ! Apparition serait pour moi son nom. Tous, on le fixait, ton père avec plus d'intensité que les autres, avec une joie violente qui m'effraya un peu. Soudain, lui qui avait une réputation de timide, on l'a vu avancer à larges foulées, les mains dans les poches. L'animal, lui, s'est mis à trotter dans sa direction, pépère, et la lumière coulait sur sa robe fauve. Ces deux-là, nul besoin de s'apprivoiser l'un l'autre, ils se reconnaissent. Non, je ne suis pas gaga. Un tel miracle, il n'y en a pas tous les jours, crois-moi. Quelqu'un – peut-être bien Rémi Truges – a crié : Tu joues à l'Indien,

ou quoi? Énerve pas le bourrin! Ces saloperies t'éventrent avant que t'aies pu comprendre ce qui t'arrive. Julien ne s'est pas retourné. Julien était à son bonheur. Lui et Apparition ont accéléré leur train. Ils se sont retrouvés enfin face à face. Sans crainte, avec naturel, avec délicatesse même, mon drôle de gendre a flatté l'encolure, les flancs, la croupe de la bête. Moi, je l'admirais. J'ai dit à mi-voix: T'es magnifique. Tandis que ton père allait à son rendez-vous avec Pégase, ta mère s'était relevée de son coussin d'herbe. Elle ne paraissait pas concernée par la scène qui se déroulait entre son homme et Apparition. Des paumes, elle a défroissé sa robe avec une application maniaque. Ensuite, elle a fait sauter de l'ongle un grumeau de terre de son corsage. Une infinité de petits gestes vifs. Mais sous cet air d'indifférence, elle avait compris: ils l'attendaient. Ils seraient trois pour le tour de piste. Elle a fait bouffer ses jupes, elle s'est dandinée, a eu des soupirs de marquise qu'on importune. Le préambule à un enlèvement. Et cette porcelaine de Saxe est redevenue une femme amoureuse. Plus de comédie, plus de ces mimiques de poule qui lisse ses plumes. À son tour, elle a dévalé la pente. On se taisait. Elle, elle filait droit comme le vent, ma fille, ta mère, la dulcinée de ton père, du vif-argent, une couleuvre, une princesse sans passé. Entre nous, ça doit faire un effet bizarre à un cheval une mariée toutes voiles dehors, non? Mais Apparition n'a pas bronché. Une idole équestre, ce percheron (Cricri me l'a confirmé, c'était bien un percheron). J'avais cru un moment que Constance se blottirait contre la poitrine de son mari. Mais non! Rien de cela. Aucun débordement, aucun câlin accordé à Apparition. C'est Julien qui l'a embrassée à pleine bouche, mais comme à la sauvette. Et elle, elle était comment? Émoustillée soudain? Non! De la braise? Pas le moins du monde. Elle était comme une souche. On ne peut pas la décrire autrement. Elle n'a pas quémandé d'autre baiser. Une princesse, vraiment. Une princesse qui tenait son

rang. Seulement, son rang, elle l'a brusquement envoyé par-dessus les moulins quand Julien s'est hissé sur son palefroi : elle a alors administré à son cosaque de mari une claque retentissante sur les fesses. Ce qui signifiait qu'elle pouvait tout se permettre, ta mère, la froideur comme la vulgarité. Son bel époux a dû adorer qu'elle se conduise comme ça, car il s'est mis à rire et il s'est penché vers elle, l'a soulevée de terre et mise en amazone entre lui et l'encolure. Ensuite, il a pressé des talons les flancs d'Apparition, et en avant ! Constance semblait régner maintenant, rayonnante, merveilleusement vivante. Sans trop se presser ils ont contourné le talus. Le cheval trotait pesamment. C'est alors que l'imprévisible s'est produit. Jaloux, furieux d'être plantés là, va savoir, deux ou trois gars qui n'avaient pas dessoûlé ont commencé de leur lancer des mottes. Aussitôt Apparition a entamé un galop, poussif peut-être mais malgré tout un galop. Constance et Julien ont tangué, empoigné la crinière, ils riaient de peur. Mais il n'y a pas eu de chute. Dès qu'il a quitté le pré, notre percheron a retrouvé son trot fatigué. Il les emmenait loin de nous, j'ignore où, il nous les volait. Je me disais : Il ne nous les rendra jamais. Et j'ai enfin pleuré.»

Le fleuve, ses berges contre lesquelles étaient amarrées barges et embarcations de moindre tonnage, le chemin de poussière ocre, charbonné à ses bords par l'ombre de hauts robiniers, le talus embaumant la flouve leur étaient familiers. À la brune, dans la cabane d'un chiffonnier qui par un hiver de pluies cinglantes avait craché ses poumons jusqu'à en perdre la vie, Marie Vignon, la fille d'un marinier, avait déniaisé Julien. Ç'avait été un amour bref, mais qui avait ouvert la perspective pour d'autres à venir, ou simplement prouvé qu'aimer était possible. Presque à la même époque, non loin, Constance avait flirté avec un certain Roger

Flutiaux. Il avait voulu la posséder. Il roucoulait des grossièretés, elle haletait de mépris, il pétrissait ses chairs, elle l'en punissait de ses poings. Il avait renoncé à poursuivre l'assaut. La ceinture rebouclée, il l'avait traitée d'aguicheuse et d'oie blanche, puis avait déguerpi. Ce qui s'était passé entre eux suintait le ridicule et le sordide, s'était dit Constance. Considération qu'elle avait peu à peu étendue à sa vie. Rien, ni elle ni personne, ne valait tripette. Et elle sut alors que se détruire ne serait jamais pour elle un vain mot.

Malgré cette parodie de lapidation, Constance était heureuse. Cela dit, elle se jura de fermer définitivement sa porte à la plupart des invités. Regarde ! murmura Julien. De moelleuses brumes nocturnes abordaient le bateau-lavoir où, sans préméditation, de confiance en confiance et de câlin en câlin, lui et elle s'étaient un soir retrouvés amants. Sans avoir eu à se concerter, ils le choisirent de nouveau comme chambre d'amour. N'ayant ni rène ni le plus élémentaire savoir dans la façon d'arrêter un cheval, Constance prit le parti de se laisser glisser contre le flanc de la bête, et c'est vacillante, empêtrée dans ses flots de satin et de gaze qu'elle toucha le sol, et c'est riieuse, enveloppante, qu'elle accueillit dans ses bras son homme. Délesté de ses cavaliers de fortune, le cheval martela de ses sabots le sentier et le silence, puis cahin-caha s'en alla jouer la surprise dans les rues de la ville.

Il la coucha sur le plancher aux odeurs conjuguées de sueur, de savon et de linge mouillé, souveraines en toute saison. Sur cette improbable couche, dans une obscurité à laquelle les eaux à portée de bras donnaient un mouvement lancinant, l'éternité en somme, il déboutonna la robe, la remisa entre deux planches à laver, dépouille et blancheur sculptée de plis.

Constance se soulevait pour l'aider dans ses manœuvres de déshabillage, il était d'une précision passionnée, il éparpilla autour de leurs corps plusieurs épaisseurs de jupons, écrin de leurs futurs ébats, et qui serviraient à l'aurore de draps et de courtepointe, elle roula de côté, il délaça le corset, une nuée de gestes que pas un mot ne guida, ne suspendit ou n'interdit, elle murmura juste : Ils ne nous chercheront pas ici. Et ce fut le va-et-vient fébrile de ses pensées entre le monde et elle, mais l'armature de baleines s'ouvrit, coquillage clair, il la rejeta n'importe où, bruit grotesque sur le bois, puis plus rien, une petite attente de rien, et enfin le retour du crissement d'étoffes dégrafées, repoussées, oubliées, lui aussi était nu maintenant, yeux ouverts, ils se rapprochaient l'un de l'autre, dans le noir tant de beauté et de ferveur, tout posséder, tout exprimer, est-ce possible ? Avec une lenteur éblouie ils se retrouvaient et ne s'en lassaient pas, et la nuit et le fleuve ne furent plus que des personnages secondaires.